

avons exposée : à savoir que les biens des fabriques sont des biens ecclésiastiques et non la propriété des paroissiens.

(A continuer.)

## QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE

(Suite.)

—C'est dans la cour du 49, au rez-de-chaussé, n'est-ce pas Laurent ?

—Oui.

—Mais c'est une cave ! Ce sera bien humide pour le petit. Et la pauvre mère se mit à pleurer.

—Ah ! laisse-moi donc tranquille ! dit Laurent.

Et il se détourna vivement pour cacher son impression douloureuse, car lui aussi il aimait tendrement son petit enfant malade.

—Puisqu'on n'y peut rien ! ajouta-t-il en étouffant un soupir.

—Mais, mon pauvre mari, on y pourrait peut-être. Ecoute-moi, hasarda Madeleine.

—On n'y peut rien, encore une fois ! je te le dis, femme. Quand un homme tombe dans la misère, personne ne le relève. Ne sais-tu pas cela ? Les riches sont toujours riches parcequ'ils gardent tout pour eux, et le pauvre peuple est toujours le pauvre peuple parce qu'il est toujours laissé de côté. Ah ! c'est bien comme on disait hier soir au café : " Tout pour les uns, rien pour les autres."

Laurent Barrul, menuisier ébéniste, avait toujours été courageux et habile ouvrier, bon mari, homme de bien et considéré. Mais les temps devenaient ôurs, l'ouvrage manquait, l'hiver avait engendré des misères, la maladie avait visité sa demeure, et Laurent s'était laissé envahir par la fièvre d'alors, fièvre d'amertume et de haine.

Voulant s'étourdir, ou selon son expression, " se donner du cœur", depuis quel-

que temps le cabaret était devenu son lieu favori. Alors le mal empira, et l'on se trouva endetté et arriéré de six mois de loyer. Il était donc allé chez le propriétaire, M. Desvernaux, pour obtenir du répit ; mais il le trouva malade, nerveux, irrité, et d'humeur fâcheuse. Le pauvre ouvrier fut reçu durement et congédié avec ces paroles : " Je ne veux plus attendre ; payez, ou cherchez un autre logement ; et, même en demeurant ailleurs, n'oubliez pas que vous êtes mon débiteur. "

Laurent sortit de là la tête en feu. Il eut recours à son triste remède, il entra à l'estaminet, un bouge ayant pour enseigne : " Café des Amateurs. " Oh ! oui, amateur de temps perdu, de mauvaises paroles, de querelles et de plaintes haineuses. C'était là qu'il faisait sombre, dans une rue écartée, étroite et boueuse, où le soleil ne pénétrait jamais. Des débris de bouteilles, des verres cassés, du vin répandu attestaient souvent de récentes batailles ; mais c'était coutume, on n'y faisait pas attention.

Qu'il y avait loin de ce triste repaire à la petite chambre de Madeleine, où l'on se chaffait au soleil, où l'on parlait de dons de Dieu entre mère et petit enfant !

Mais passons, et allons voir, sur une de ces belles places de la ville, cette maison aux balcons élégants, au murs sculptés, aux larges et coquettes croisées. J'en vois dont les stores sont baissées ; le soleil frappe, s'y joue, pénètre, malgré l'obstacle à travers les palettes vertes qui s'inclinent et se pressent pour s'opposer, par leurs rangs serrés, à l'irruption lumineuse. N'importe ! de petits rayons se forment, s'y faufilent, et, quoique amoindris, frappent encore aux vitres. Mais voici que derrière les vitres est une solide barricade, impénétrable cette fois comme les bastions d'une ville forte. Ce sont de pais rideaux de damas, qui retombent droits et lourds de leur poids dans l'intérieur de l'appartement. Alors les petits rayons, criblés, repoussés, cessent de frapper.